

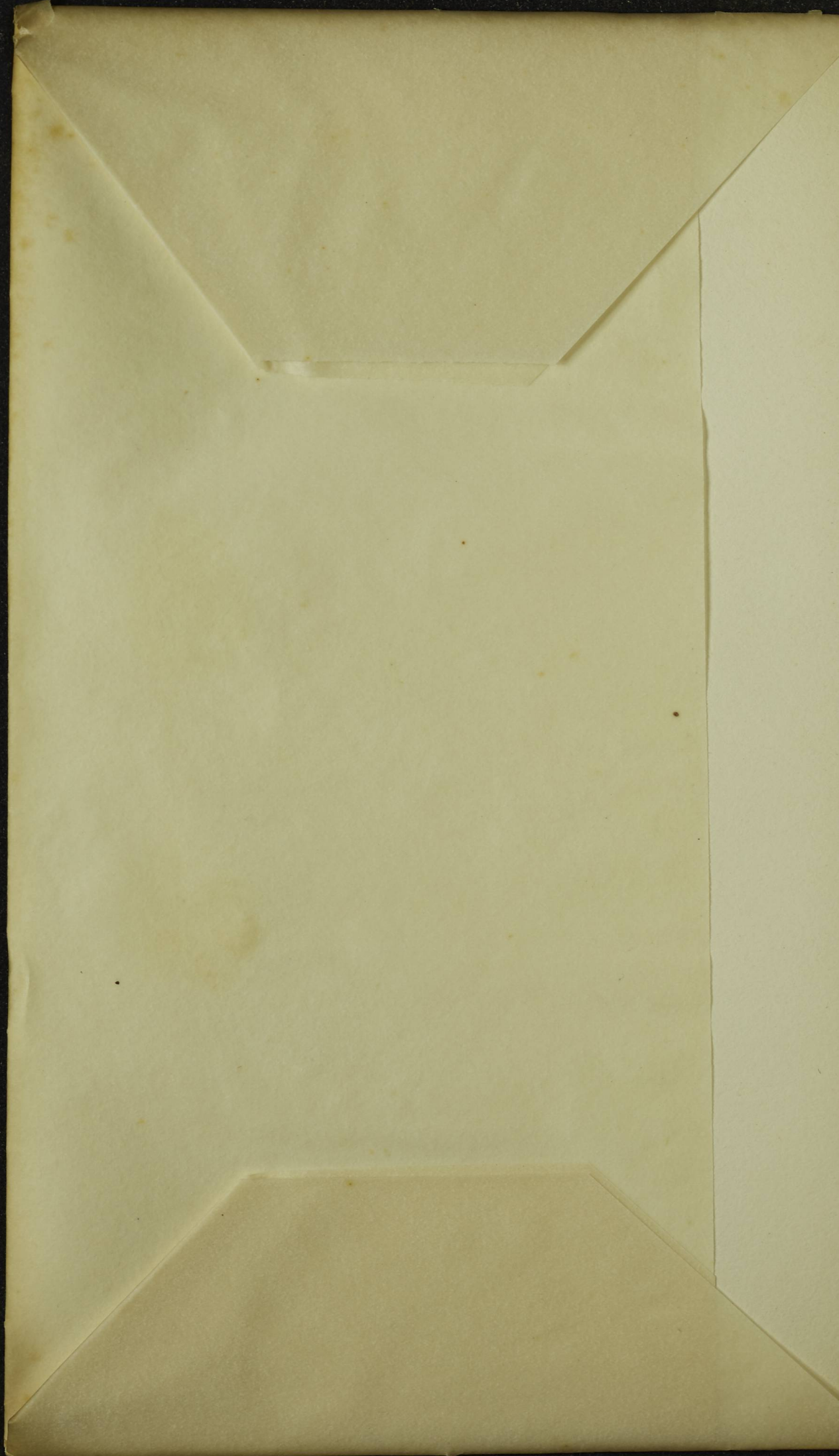
PAUL GÉRARDY

*LES CHANSONS*

*NAÏVES*

Des presses de FLORÉAL.

1892.





MLP 8641







à M<sup>r</sup> Pol de Mont

très confraternellement

Paul Gerardo.

**Les Chansons**

**naïves.**



18th Nov

Dear Mother

I am well

Yours affectionately

John



Chanson de l'année - 1892.

PAUL GÉRARDY

**LES CHANSONS**

**NAÏVES**

Des presses de FLORÉAL  
1892.





A

EDMOND RASSENFOSSE

Ce livre

chanté et souffert

aux jours de notre jeunesse

dans la fraternité de nos âmes.

Son Ami,

P. G.



UNIVERSITY OF CHICAGO

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

1911

1911



*LES CHANSONS NAÏVES.*



At leve er krig med trolde  
I hjertets og hjernens hvälv;  
At digte — det er at holde  
Dommedag over sig selv.

HENRIK IBSEN.

Wenn die Kinder sind im Dunkeln,  
Wird beklommen ihr Gemüt,  
Und um ihre Angst zu bannen,  
Singen sie ein lautes Lied.

Ich, ein tolles Kind, ich singe  
Jetzo in der Dunkelheit;  
Klingt das Lied auch nicht ergötzlich,  
Hat 's mich doch von Angst befreit.

HEINRICH HEINE.



I.

*A la façon de Henri Heine  
Je dis des chansons tristes et douces,  
Je dis de méchantes chansons  
A la façon de Henri Heine.*

*Ce sont des riens, mais qui font mal,  
Mais qui m'ont mis le cœur en peine  
Et m'ont fait trouver tout banal  
A la façon de Henri Heine.*

*Par les chemins où je me traîne,  
Pour chasser les pleurs de mes yeux,  
Très simplement je chante un peu  
A la façon de Henri Heine.*



## II.

+

*Le lied que mon âme chantonne,  
Mon lied peureux qui pleure un peu,  
Est germanique et triste un peu,  
Le lied que mon âme chantonne.*

*Oh ! c'est un lied bien monotone,  
Pleurant toujours les mêmes pleurs,  
Chantant toujours les mêmes fleurs,  
Le lied que mon âme chantonne.*

*Le lied est vieux et monotone,  
Et long et long — et vain, hélas !  
Et jamais il ne finira  
Le lied que mon âme chantonne !*



III.

*Rêver ses rêves doucement  
Et laisser les choses aller,  
Et laisser ses larmes couler,  
Pour être heureux infiniment.*

*Pleurez vos joies, mais pleurez seul,  
De peur que l'on en sache rien  
Et qu'on détruise votre bien,  
Pleurez vos joies, mais pleurez seul.*

*Ne dites pas que vous aimez  
Si votre cœur se meurt d'amour ;  
Ce serait le rêve d'un jour  
Si vous disiez que vous aimez !*



*Si vous connaissez les douleurs  
Enfermez vos douleurs encor  
Et dans votre cœur triste à mort  
Goûtez tout seul la joie des pleurs.*

*Rêvez vos rêves doucement  
Et laissez les choses aller,  
Et laissez vos larmes couler  
Pour être heureux infiniment.*



IV.

*LES BAISERS.*

*La bouche qui baisa mes lèvres enfantines,  
La bouche qui d'abord but le fiel de mes pleurs,  
Avait des lèvres d'or et des chansons divines.*

*Dans mon tremblant berceau qu'on recouvrait de fleurs  
Souvent des pleurs amers ont roulé dans mes langes,  
Et ma mère m'apprit le secret des douleurs.*

*Hélas ! ma mère elle est allée où sont les anges !  
Elle a porté vers Dieu l'offrande de son cœur  
Sans l'avoir entaché de nos humaines fanges.*



*Et les anges à Dieu chantant l'éternel chœur,  
Avec des lèvres d'or et des chansons divines,  
Les anges ont reçu sa douce âme, leur sœur.*

*Et depuis lors jamais mes lèvres enfantines  
N'ont reçu les baisers de bouches d'ici-bas ;  
Mes yeux ont fui l'éclat des lèvres purpurines.*

*Les rougissants baisers, je n'en goûterai pas  
Avant d'avoir trouvé les lèvres enfantines  
D'une enfant douce, à tête d'ange ou d'enfant las,*

*Ayant des lèvres d'or et des chansons divines.*



V.

*ELLE.*

x

*Celle que j'aimerai, l'ange de mon doux rêve,  
Aura de grands yeux bleus sous ses boucles d'enfant;  
Le cœur bien chaste et doux comme un ange le rêve,  
Un vague teint rosé de beau songe mourant.*

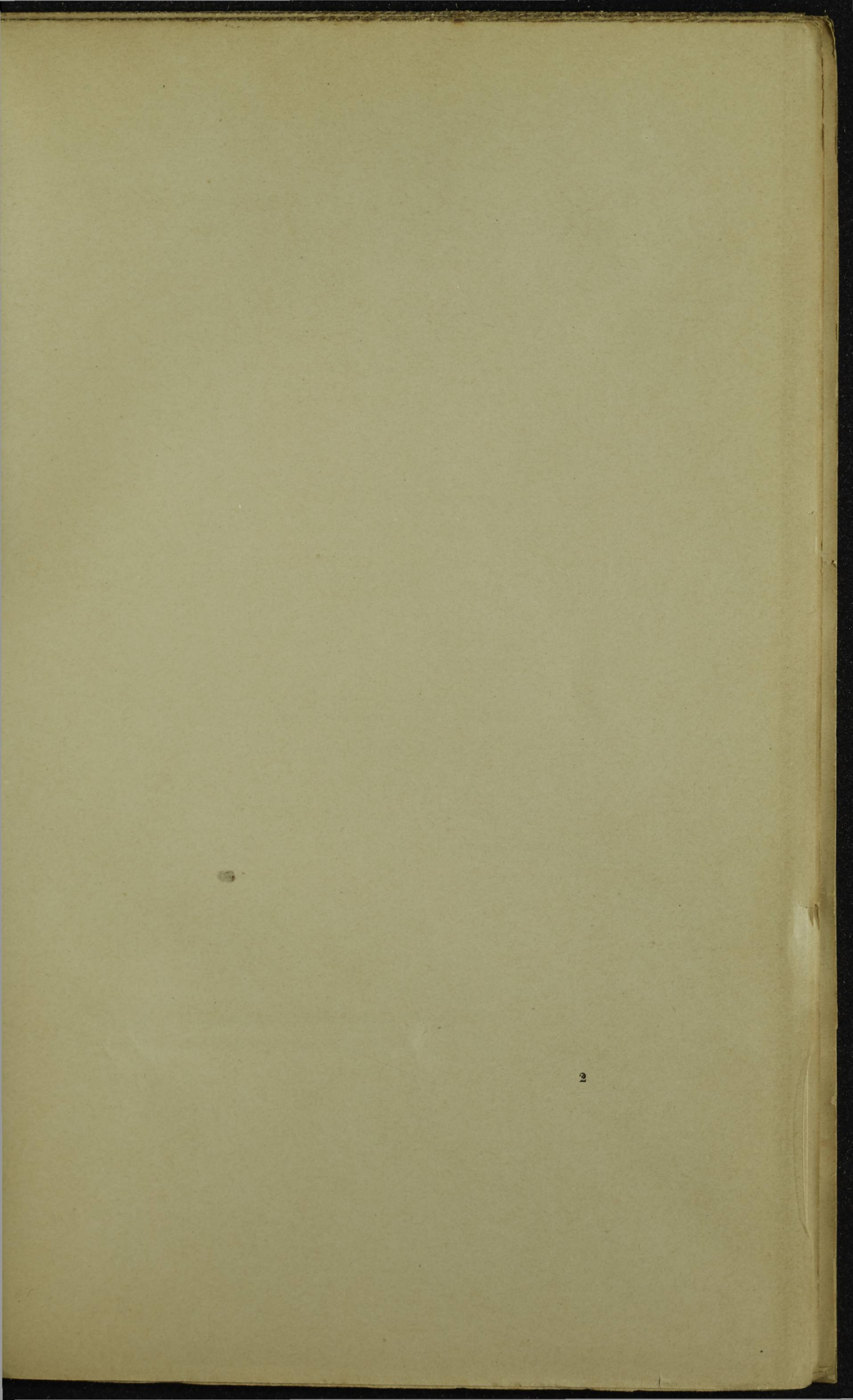
*Elle sera si frêle et si svelte et si douce  
Qu'on dirait le lys pâle en une serre éclos,  
Ou le tremblant rayon de lune sur la mousse,  
Ou la claire fontaine au ciel pleurant ses eaux.*



*Au fond de son doux cœur et du bout de ses lèvres,  
Devinant déjà ce que je médite encor,  
Elle fredonnera toutes mes chansons mièvres  
Et vêtira mon âme avec ses gammes d'or.*

*Elle n'aura jamais une parole amère ;  
Des sourires toujours fleuriront ses grands yeux  
Chastes, comme l'étaient les regards de ma mère  
Et purs comme l'étaient ses vagues regards bleus.*











VI.

*CHANSONS !*

*Je tiens ma dextre main sur mon cœur appuyée  
Et lentement je chante une antique chanson :  
Une princesse pleure en sa tour ennuyée,  
Un prince vient chanter vers la princesse aimée  
Sans voir de noirs archers grandir à l'horizon.*

*C'est éternellement l'éternelle chanson :  
Les martyrs de l'amour et les amants fidèles,  
Les chevaliers mourants et les longs pleurs des belles ;  
Mais éternellement ce n'est qu'une chanson,  
C'est éternellement l'éternelle chanson !*







VII.

*NUIT D'HIVER.*

*Oh la lucidité des claires nuits divines,  
L'alme lucidité des almes clairs de lune!*

*Le lointain vibre d'un frisson, oh si limpide  
Que le mystère en semble un sourire impavide.*

*On croit voir approcher une princesse frêle  
Avec un bruit de pas si peureux et si grêle...*

*Le prince doit être lointain, ou mort peut-être,  
Et la princesse pleure l'hymen qui ne doit être.*

*Oh! la lune roulant sur la blancheur des plaines  
Le candide sourire de ses clartés sereines!*



*On entend soupirer les ruisseaux sous la glace,  
La nudité des arbres tremble au vent qui passe.*

*Un soupir indolent va pleurant sur la neige,  
Le vent d'un luth de glace tire un strident arpège.*

*La princesse s'en vient si candide et si lasse  
Au bruit cristallin de ses pas sur la glace.*

*Pleure, ô princesse naïve! le prince que tu rêves  
Repose sous la glace où l'égara son rêve!*

*Le sourire de la lune sur la neige sereine  
Emplit de joie naïve l'immensité des plaines.*



VIII.

LA PRINCESSE NAÏVE.

*Elle chante :*

*Je voudrais être aimée par un prêtre bien chaste  
Qui ferait de son cœur un frêle sanctuaire  
Avec de l'encens pur et de pâles cantiques  
Et des clartés de cierges en l'or des lampadaires.*

*Dans la châsse sacrée aux sveltessez gothiques  
Un lys serait l'autel dont je serais la reine;  
Mon prêtre chanterait des prières mystiques  
Et je mourrais d'extase en l'écoutant prier!*



## IX.

CE FUT

UN TROUVÈRE QUI CHANTA  
ET UNE DAME QUI EN MOURUT.

Pour Albert Mockel.

*Un gentil trouvère vint de loin  
Avec trois cordes à sa lyre;  
Il chanta la chanson bien douce,  
Il chanta la chanson bien bonne  
Avec trois cordes à sa lyre.*

*Il vint en un jardin de lys  
Avec un castel au milieu,  
Un grand castel tout blanc et frêle,  
Enclos en un lac de sommeil  
Où vont des cygnes lents, silencés.*



---

*Et sur les blancs cygnes d'orgueil,  
Et sur le castel frêle et blanc,  
Emmi le lac, emmi les lys,  
N'était de soleil malfaisant,  
Mais rien que la pâleur lucide  
D'un clair de toujours bonne lune.  
La dame était à sa fenêtre,  
La dame belle et blanche et claire,  
Et le trouvère eut joie au cœur.*

*Il chanta la chanson bien douce,  
Il chanta la chanson bien bonne,  
Avec trois cordes à sa lyre.*

*Et lent et doux son chant allait,  
Et la claire dame écoutait  
La si lente et douce chanson ;  
Et le lys blanc d'un frêle sourire  
Se mirait en l'eau de ses yeux.*

*Mais, — casse une corde de la lyre !*



*Les yeux en les yeux de la dame,  
Avec deux cordes à sa lyre  
Le gentil trouvère chante et pleure  
Sa chanson si triste et si lente.*

*Et les lys blancs, les cygnes blancs  
Ont des pâmoisons vers la lune.*

*Oh! triste et lent et doux il chante  
Des pleurs en les yeux de la dame,  
Des pleurs, des pleurs en ses yeux clairs.*

*Et — une corde de la lyre casse !*

*Avec une seule corde à sa lyre,  
Si grêle et frêle chanterelle,  
Se pâme sa chanson plus douce  
Et pleure sa chanson meilleure,  
Et pleure et rit sa chanson triste,  
Si triste et si lente vers la lune.*



*De blanches colombes s'envolaient,  
Les cygnes chantaient sur le lac  
La mort des lys en le jardin.*

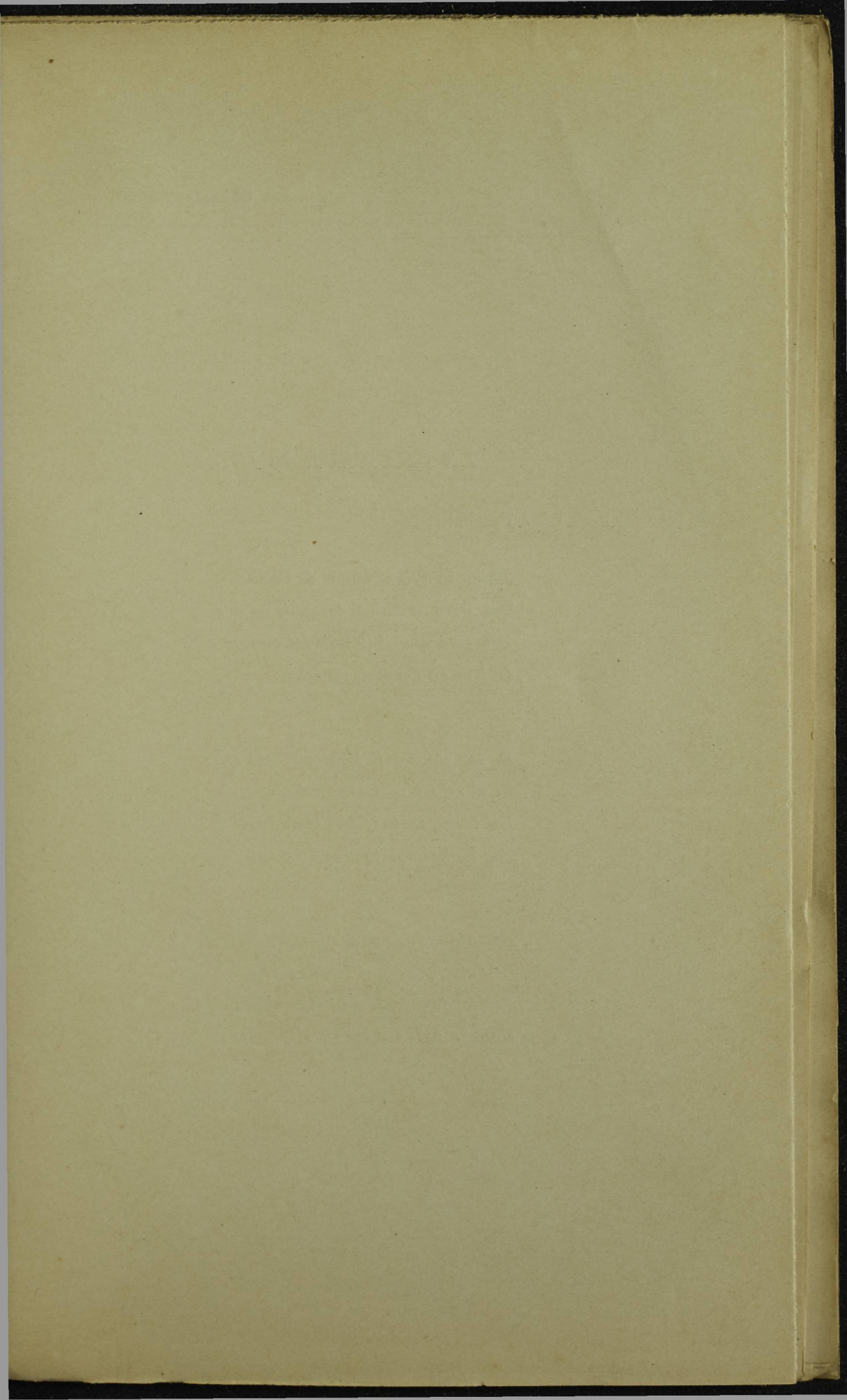
*Les lys et les cygnes mouraient.  
Et quand cassa la chanterelle  
La dame mourut à sa fenêtre,  
La dame mourut avec les lys,  
Si pâle et frêle comme un lys.*

*Et le trouvère s'en alla  
Sans plus de cordes à sa lyre,  
Triste et muet il s'en alla ;  
Il traversa bien des pays,  
Mais jamais plus il ne chanta.*











## X.

## LE CHASSEUR NOIR.

4  
Pour Léon Paschal.

*J'aime le noir chasseur de l'ombre  
Qui, l'arc en mains, carquois au dos,  
Traverse, quand la nuit est sombre,  
Le bois où dorment les échos.*

*De son chien noir les yeux l'éclairent  
Et son chien noir est un démon ;  
Les loups, les sangliers le flairent  
Par les halliers touffus du mont.*

*Ils se taisent de peur et tremblent ;  
Le chasseur noir et le chien noir  
Passent tout lentement et semblent  
Dans la nuit sombre ne rien voir.*



*Le morne chien regarde l'herbe,  
Le chasseur regarde la nuit;  
Dans le lointain monte une gerbe  
De feux follets qui les poursuit.*

*Et toujours dans la nuit et l'ombre  
Le chasseur et le chien s'en vont;  
Et l'homme rêve un rêve sombre,  
Et le chien noir est un démon.*



## XI.

## FOLIE.

†

*Mon cœur est triste et sec et las,  
Ma tête bout, ma tempe sonne ;  
Je rêve et rêve et ne hais pas  
Et n'ai jamais aimé personne !*

*Je suis un fou qui marche seul,  
Point méchant, un peu lunatique,  
Le cœur glacé sous un linceul,  
En tête un rêve fantastique.*

*J'aime me trouver seul la nuit  
Au clair de lune, en un bois sombre,  
Où l'on n'entend pas d'autre bruit  
Que le bruissement de l'ombre.*



*Je nargue au loin le disque lent  
De la lune prise en les cimes ;  
Je rêve et rêve un rêve blanc  
De choses folles et sublimes.*

*Et, tremblant au bruit de mes pas,  
Je marche et marche et ne m'arrête  
Que quand je suis bien loin, bien las,  
Un peu de calme dans la tête.*



## XII.

## FOLIE DE RÊVE.

*J'aime à courir en les tempêtes  
Par les bois où hurlent les vents ;  
Quand les chênes courbent leurs têtes  
Être homme me paraît plus grand.*

*Échevelé, brûlant, livide,  
Avec le vent je crois voler  
Et vers l'immensité limpide  
Mon âme voudrait s'en aller.*

*Alors, quand par les plaines grises  
Hallucinant et seul je vais,  
Souvent, avec le chant des brises,  
M'est venu ce rêve mauvais :*



*Pendant que gronde la tempête,  
Que hurle l'ouragan rageur,  
Moins fort sur terre qu'en ma tête,  
Moins en ma tête qu'en mon cœur;*

*Aux bras en deuil qu'un chêne tord  
En vain au fond des cieux stupides  
Balancer mon corps dans le vide  
A jamais, dans la malemort.*



## XIII.

## FOLLE CHEVAUCHÉE.

*J'ai pris ma hautaine princesse  
Et dans mon preste enlèvement  
Au bruit des pleurs de sa détresse  
Je chevauchai rapidement.*

*Et c'était gai ! — car dans le bois  
Ma princesse a séché ses larmes  
Et le bois s'est pâmé de joie,  
Et rire ! — Oh ! soudain des pas d'armes*

*Et fuir et fuir, et puis sans cesse  
Fuir à travers le bois clément —  
Oh les baisers de ma princesse  
Qui chante un refrain indolent !*



*Et c'est doux ainsi, cette fuite,  
Et le cheval n'est pas de chair :  
Sans fouler l'herbe, il court, si vite,  
Sans ternir l'eau du ruisseau clair.*

*Et dans le manoir des aïeules  
C'étaient des tristesses à mort,  
C'étaient les soupirs des aïeules,  
C'étaient des larmes pour les morts.*







XIV.

*Je suis en deuil de rêves morts,  
Je suis en grand deuil de mes rêves  
A la dérive sur les grèves,  
A la dérive loin des ports.*

*Blancs nénuphars des eaux moroses  
Et lys tombés de vierges mains,  
Lauriers austères, folles roses,  
Fleurs mortes de mes rêves vains !*

*Des poisons sont tombés des astres,  
Des poisons sur mes frêles fleurs —  
A la dérive, sous les astres,  
A la dérive, frêles fleurs !*



## XV.

## DOLENCE.

*Oh n'avoir plus aucun espoir  
Et traîner par l'ennui de vivre,  
Et traîner par l'ennui des livres  
Un morne cœur en désespoir,  
Trop lâche pour mourir ou vivre!*

*Et puis ces rêves qui nous tuent,  
Ces rêves de gloire et d'amour,  
Ces grands rêves de grandes amours  
Et l'impuissance de notre âme,  
Notre impuissance qui les tue!*



*Rêver une épée en sa main,  
Rêver en sa main un lourd glaive  
Et vivre de ce rêve vain,  
Et n'avoir qu'une plume en main,  
Rien qu'une plume trop lourde encor !*

*Hélas ! hélas ! les dieux sont morts !  
Ils sont morts sur leurs autels vides !  
Et nos rêves debout encor  
Ils mourront d'être trop lucides,  
Ils mourront, car les dieux sont morts.*



## XVI.

## MA BARQUE.

*Ma barque indolente,  
Ma barque d'ébène  
Poursuit, nonchalante,  
Sa route, oh si lente,  
Sa route, oh si vaine !*

*Ma bannière flotte  
Endeuillée à peine ;  
Et la mer sanglotte ;  
Nul vent ne ballotte  
Ma barque d'ébène !*



*Sous le ciel atone  
Ma nef s'en va lente ;  
La mer lui chantonne  
Un air monotone,  
Ma barque indolente !*

*Un vain espoir ancre  
La nef de ma peine  
Dans une mer d'encre —  
Dieu lève ton ancre  
Ma barque d'ébène !*



## XVII.

## NEIGE.

*Voici que la neige est tombée,  
Voici l'alme neige lucide —  
O mon cœur, la neige est tombée !*

*Voici que par les plaines vides,  
Par les forêts et les halliers  
Voici que la neige est tombée !*

*Tout est blancheur et blanc et blanc,  
Et les tombeaux sont nivelés,  
Les vieux tombeaux si désolés.*



*Et c'est la blancheur d'un suaire,  
D'un suaire immensément blanc —  
Oh ne regarde pas la terre,*

*Pauvre cœur, la neige est tombée!*



## XVIII.

## AMOUR MAUVAIS.

*J'ai rêvé vers l'enfant jolie  
A bouche sensuelle et rouge;  
— Oh! dans ses prunelles qui bougent  
La profonde âme inassouvie!*

*La vierge impure, enfant malade  
Qui pâme par l'ennui des livres  
Dont l'arôme mauvais l'enivre  
La langueur de sa chair malade!*



*Elle jouit du mal en rêve,  
Et dans son sourire mauvais  
Des désirs luisent, à jamais  
Implacables comme son rêve.*

*J'ai rêvé vers la vierge impure ;  
Le feu rouge de ses cheveux  
A profané mon âme pure —  
Et j'ai des larmes dans les yeux.*



## XIX.

## A L'ENDORMIE.

Oh dors, et que la paix du Seigneur te soit douce  
Puisque tu ne sens plus les tortures du jour,  
Que tu ne souffres plus du rayon sur la mousse,  
Oh dors! et que la paix du Seigneur te soit douce  
Et te garde du rêve atroce de l'amour!

Je vois un rayon frêle et pleurant dans les vagues,  
Et, pâles, vers le loin du fleuve, dans la nuit,  
Je vois d'anciens espoirs traînant en langueurs vagues,  
Je vois le rayon frêle et pleurant dans les vagues,  
Et mon cœur en dérive vers le rayon qui fuit.



---

*Le Rhin pleure au lointain vers la rive endormie ;  
Et sous le poids mouvant des bateaux qui s'en vont  
Et le fouillent des coups de la roue ennemie,  
Le Rhin pleure au lointain vers la rive endormie,  
Pleure d'être éveillé de son rêve profond.*

*Oh dors, et que la paix du Seigneur te soit douce !  
Le rayon frêle est mort sur le rêve du Rhin,  
— Le rêve d'écouter les soupirs que l'on pousse —  
Oh dors et que la paix du Seigneur te soit douce,  
Et moi, seul dans la nuit, je puis pleurer un brin.*

A Bonn, la nuit.







XX.

*Je vais, triste barbare égaré par les villes,  
Entraînant avec moi le désespoir des rêves,  
Vastes palais croulés avant d'avoir été.*

*Et je m'en vais ainsi par les foules hostiles,  
Raillieuses, et qui huent à l'effort dont j'élève  
Mes grands palais, croulés avant d'avoir été.*

*Mais que me font à moi les rires de la foule ?  
Je traîne dolement mon cœur pur de barbare,  
Tombeau de mes rêves enclos dans leur cercueil.*

*Et je ne comprends rien aux plaisirs de la foule  
Et j'en tiens éloigné mon grand cœur de barbare,  
Tombeau de mes rêves, enclos dans leur orgueil.*



## XXI.

## LE HIBOU.

*C'est un volètement hagard à travers l'ombre,  
Un battement stupide d'ailes par le vent,  
Et puis, lointain, un hululement d'effroi sombre,  
Un dolent et lugubre hululement.*

*C'est le hibou farouche des longues nuits sans lune,  
C'est le hibou inconsolable et qui fuit  
A travers l'horreur de l'ombre où sa voix importune  
Le sommeil et les rêves et fait frissonner la nuit.*



*L'inconsolable oiseau des nuits qui pleure à travers l'ombre,  
L'oiseau spectral, craintif ennemi des clartés,  
Dont le volètement peureux apeure l'ombre,  
Dont les cris frissonnent dans l'immensité ;*

*Il sait le vieux clocher qui le dérobe au jour,  
Lui gardant le repos de sa paix éternelle.  
— Mon cœur, hibou qui fuis les étreintes charnelles,  
Où trouveras-tu l'ombre et la paix d'une vieille tour ?*



## XXII.

## A LA DÉRIVE.

*Aux mers éternellement sans tempêtes  
Et sans aucun bruit et toujours les mêmes;  
Aux mers planes et sans gouffres et sans navires  
Dont rien à l'horizon ne montre les limites.*

*Toujours l'eau glauque, immobile et sans frisson,  
Sans un chant lointain et sans un bruit de lame;  
Pas un écueil, pas un rocher et pas un phare,  
Et rien d'humain et nulle bête et nulle plante;  
La mer stagnante et morbide et torpide,  
Et l'ennui lourd sous les clartés de vagues lunes.*

*— Il n'y a pas de lune pourtant, ni d'étoiles;  
Et les cieux glauques ont la teinte de la mer. —*



*L'air sans brises et sans oiseaux et sans cris ;  
La mer immensément, la mer sans bornes,  
La mer sans rien qui vive ou qui végète ;  
La mer morbide de stagnante torpeur. —*

*Et seule, sans voile ni rame ni rien qui bouge  
Et sans bruit, s'en va ma barque à la dérive,*

*— Ma barque sans couleur, ni contour, ni matière —*

*Et mon cœur dans ma barque, mon cœur sans âme,  
Sans rien qui bouge, mon cœur mort, mon cœur putride,  
Sur la mauvaise mer d'ennui, à la dérive,  
A jamais, sur la mer morte des désespoirs.*



## XXIII.

## LA CHANSON DE LA MORT.

+

*J'ai forgé mon casque d'acier,  
J'ai forgé mon arc et mon glaive,  
Pour que jamais on ne m'enlève  
La rouge gloire des guerriers !*

*J'ai pris des rubis et des perles,  
J'ai constellé mon bouclier  
Pour qu'il brille par les charniers  
Lorsque les bannières déferlent.*

*J'ai pris la torche dans ma main,  
J'ai fourbi l'acier de mon glaive  
Pour que j'éclaire et que j'enlève  
Vers leur Dieu les souffrants humains !*



XXIV.

*HUMBLE PRIÈRE.*

*Oh pardonnez, Seigneur,  
L'orgueil et les blasphèmes  
Que l'atroce douleur  
Mit sur mes lèvres blêmes !*

*Pardonnez l'âpreté  
D'imprécations folles  
Avec la lâcheté  
Des repentances molles !*



*Pardonnez à l'orgueil  
Les larmes inécloses  
Et celles que mon œil  
Répandit sur des roses !*

*Que de l'infernal jeu  
Votre main me délivre,  
Car je suis las, mon Dieu,  
J'ai tant souffert de vivre !*



*LES CROIX.*







Aux Amis

CHARLES DELCHEVALERIE

et

ALBERT THONNAR.



Als ich grösser wurde, Kindchen,  
Noch viel mehr begriff ich schon,  
Ich begriff und war vernünftig,  
Und ich glaubt auch an den Sohn.

An den lieben Sohn, der liebend  
Uns die Liebe offenbart,  
Und zum Lohne, wie gebräuchlich,  
Von dem Volk gekreuzigt ward.

HEINRICH HEINE.



I.

MA CROIX.

*Pour que ma maison fût austère,  
Quand je l'ai bâtie lentement,  
J'ai posé sur la première pierre  
Une large croix couleur de sang.*

*Pour que ma maison fût bénie,  
J'ai posé sur mon seuil austère  
Une large croix peinte en la pierre,  
Pour que ma maison fût bénie.*

*Jamais les pieds n'effaceront  
La large croix peinte en mon seuil,  
— La large croix de mon orgueil  
Qui se reflète sur mon front!*



## II.

## CROIX EN LA NUIT.

XX

*Le rauquement des crapauds grince  
Par les minuits au pied des croix,  
Si mornement, si sombrement,  
Le rauquement des crapauds grince  
Comme la scie au cœur du bois,  
Si tristement, si lentement  
Toujours vers l'impassible croix.*

*Et par les nuits, les sombres nuits  
Si mornes, sans brise et sans bruits,  
C'est comme un soupir d'âme en peines,  
Comme un sourd écho des géhennes,  
Toujours, toujours, si morne et triste  
Vers l'immobilité des croix.*



*Et tout écoute, sombre et triste,  
Tomber les lamentables sons  
Avec de noirs frissons d'effrois,  
D'effrois lugubres qui vous glacent.*

*Et sans s'agenouiller aux croix  
Les nocturnes pèlerins passent,  
En l'âme de sombres frissons.*

*Et triste et bas et morne et las  
Le rauquement des crapauds grince  
Vers la croix, mornement, et grince,  
Et la croix ne l'écoute pas.*



## III.

## CROIX DE BOIS.

Pour Jean Paise.

+

*Il est des croix de bois si grandes  
Par les chemins de mon pays,  
D'immenses croix de bois, si grandes,  
Avec des bondieux tout petits.*

*Et les petits bondieux de cuivre  
Par les hivers tout dédorés,  
Claquent au vent et semblent vivre  
Sur le bois des vers dévoré.*



*Souvent par une main ils pendent  
Au seul clou qu'épargna le temps —  
Et les bras de la croix se tendent  
Toujours au loin, immensément.*

*J'admire dans ces croix trop grandes  
La naïve main qui les fit :  
La croix, la douleur, est si grande,  
L'homme, le souffrant, si petit !*



## IV.

## CROIX MORNE.

*Oh la tristesse des croix solitaires,  
La tristesse des rigides croix  
Tendant aux carrefours leurs bras de bois,  
Et sous les pallides clartés lunaires  
Leurs ombres s'étendant par les chemins!*

*Et passent les nocturnes pèlerins  
Si lents, si mornes, vers les sanctuaires ;  
Et passent les caravanes mercantiles  
De richesses d'âpres marchands ;*



*Et passent le rouge rut des crimes,  
Les haines louches, les lâchetés viles ;—  
Et là-bas, dans les bois, les râles des victimes  
Et le triomphe sanglant des méchants.*

*Tout passe, et les impassibles prunelles  
Du Christ en croix fixent l'immensité  
Et semblent contempler aux lointaines cités  
Une efflorescence d'âmes plus belles.*



V.

## CROIX DE PIERRE.

*Voici la croix de pierre, la froide croix,  
La croix branlante et si triste et si froide,  
Pendant vers le chemin son Christ brisé, la croix,  
La lourde croix trapue et penchée et si roide.*

*Et le long des chemins déserts et par les plaines  
Où volent les mystiques corbeaux croassants,  
On l'a posée, afin qu'elle dise aux passants  
Qui vont songeusement vers les contrées lointaines :*



---

*“ Un homme vint ici comme toi, qui mourut ;  
Il poursuivit éperdument son même rêve,  
Il mourut se croyant près de l'éternel but  
Et seule je parle encor de sa course brève. ”*

*C'est la croix de pierre, la froide croix de pierre  
Que recouvrent les mousses blanches et les lichens ;  
Et tout est si désert et si sombre aux lointains  
Qu'on cherche l'invisible et sombre suaire  
S'élevant de la croix pour s'étendre au lointain.*



## VI.

## LA TOUR.

*La vieille tour a la parole  
— La vieille tour est bien bavarde! —  
Depuis des siècles qu'elle est là  
La vieille tour a la parole.*

*De sa haute chaire, hagarde,  
Elle harangue les vieilles croix,  
— Harangue éternelle — et regarde  
Vers le lointain sommeil des bois*



*Si triste! — et les croix, morne foule,  
Accourues là on ne sait quand,  
Se sont endormies longuement,  
Les tristes croix, la morne foule.*

*Dieu! c'est que le prêche est si long!  
Et voilà même que sommeille  
La bavarde tour — oh si vieille!  
Du sommeil des croix — oh si long!*



## VII.

## CIMETIÈRE.

Pour Charles Bronne.

*Oh ! ce sont les croix assemblées,  
Les assises des grandes croix  
Près des églises désolées,  
Les grandes assises des croix.*

*Et tant et tant elles sont là,  
Et tels et tels sous elles dorment,  
Froids et glacés, comme elles, dorment  
Qui ne se réveilleront pas.*



---

*Elles contemplent la vieille église  
Si tristement, si longuement,  
Tenant leurs si mornes assises  
Là, toujours, éternellement.*

*Quand viendront les splendeurs futures,  
L'aube des résurrections,  
Toujours les antiques croix pures  
Seront là qui sommeilleront*

*Leurs longues et mornes assises  
Sur la rigidité des morts,  
Et sous les ruines de l'église  
Elles verront surgir les morts.*

*Leur immobilité de pierre  
Au sommeil lourd, au long sommeil,  
Gardera les damnés sous terre  
Loin des splendeurs, loin des soleils.*



## VIII.

## CROIX D'HIVER.

*Sous la neige et la grêle  
Dans le chemin du bois  
Se dresse la croix frêle —  
O mon cœur sur ta croix!*

*Et vers le Christ brisé  
Sur sa croix équarrie  
Le vent chasse la pluie —  
O mon cœur sur ta croix!*

*Et le Christ brisé songe  
A l'autre jour pareil  
Où quelqu'un mourut là —  
O mon cœur sur ta croix!*



IX.

CROIX EN LE DÉSERT.

*Quand je suivais, pèlerin lent, ma route lasse  
Par l'infini monotone des landes,  
Là-haut, pour guider mon ascension pensive,*

*Sous la torpeur d'ennui des tristesses lunaires,  
Sous l'éblouissement torride des midis,  
La haute croix tendait ses grands bras sur les prêles.*

*Hélas ! hélas ! Mais les bacchantes sont venues !  
Le juste en croix leur parut une suprême insulte ;  
Elles ont brisé, elles ont brûlé la croix des prêles !*

*Et moi, depuis lors, pèlerin vagabond, j'erre  
Sans guide et sans espoir et mon esprit s'égare  
Et mes pas, et je vais sans espoir par les landes.*



## X.

## CALVAIRE.

*Oh vous tous, les tristes, les las de vivre,  
Poursuivant votre chemin en pleurant  
A travers le mal dont d'autres s'enivrent,  
Voilà, voilà le chemin qu'il faut suivre,  
Qui mène droit au calvaire sanglant !*

*Là, dans les plaies, le soleil met des flammes :  
Le lys rouge de sang écoute en l'air  
L'hymne des douleurs que les ronces clament ;  
Là, d'autres pleurs que les pleurs vers la femme  
Et d'autres voix que les voix de la chair !*



---

*Là, c'est l'orgueil suprême des souffrances,  
Là, c'est l'espoir suprême vers le ciel :  
Point de pitié dont les douleurs s'offensent,  
C'est le martyr où l'on souffre et l'on pense :  
La chair n'est rien à l'être essentiel.*

*Nous irons cueillir les fleurs sanguinaires,  
Cherchant la mort dans leurs âcres parfums !  
Trêve aux plaintes que nos lèvres profèrent,  
Et, songeurs de gravir le rude calvaire,  
Méprisons la chair aux cris importuns !*

*Allons chargés des crimes des ancêtres,  
Nous, maudits en naissants, les tard venus ;  
Car malgré nous nos crimes se perpètrent  
Et nous marchons à travers les peut-être  
En vain, vers le douloureux n'être plus.*



## ORAISON.

*La rauque voix de ma douleur  
En vain, mon Dieu, vers vous elle clame :  
Seigneur, un peu de Foi pour l'âme,  
Seigneur, un peu de votre Foi !*

*Mon cœur a faim vers votre Hostie,  
Mon cœur a soif vers votre Sang ;  
Mon cœur a soif, mon cœur a faim  
Seigneur, et je soupire en vain.*



*Je veux la grâce des Prières :  
La candide Prière des vierges,  
La naïve Prière des cierges  
Illuminant votre ostensor.*

*Je rêve aux minuits des Noël's,  
Je rêve en les Epiphanies,  
Je rêve en vos Pâques bénies,  
Mais le rêve n'est pas Prière !*

*Mon cœur ne peut, mon cœur ne sait,  
Seigneur, et j'attends votre Verbe ;  
En mon âme j'attends en vain  
Que la Prière naisse enfin !*





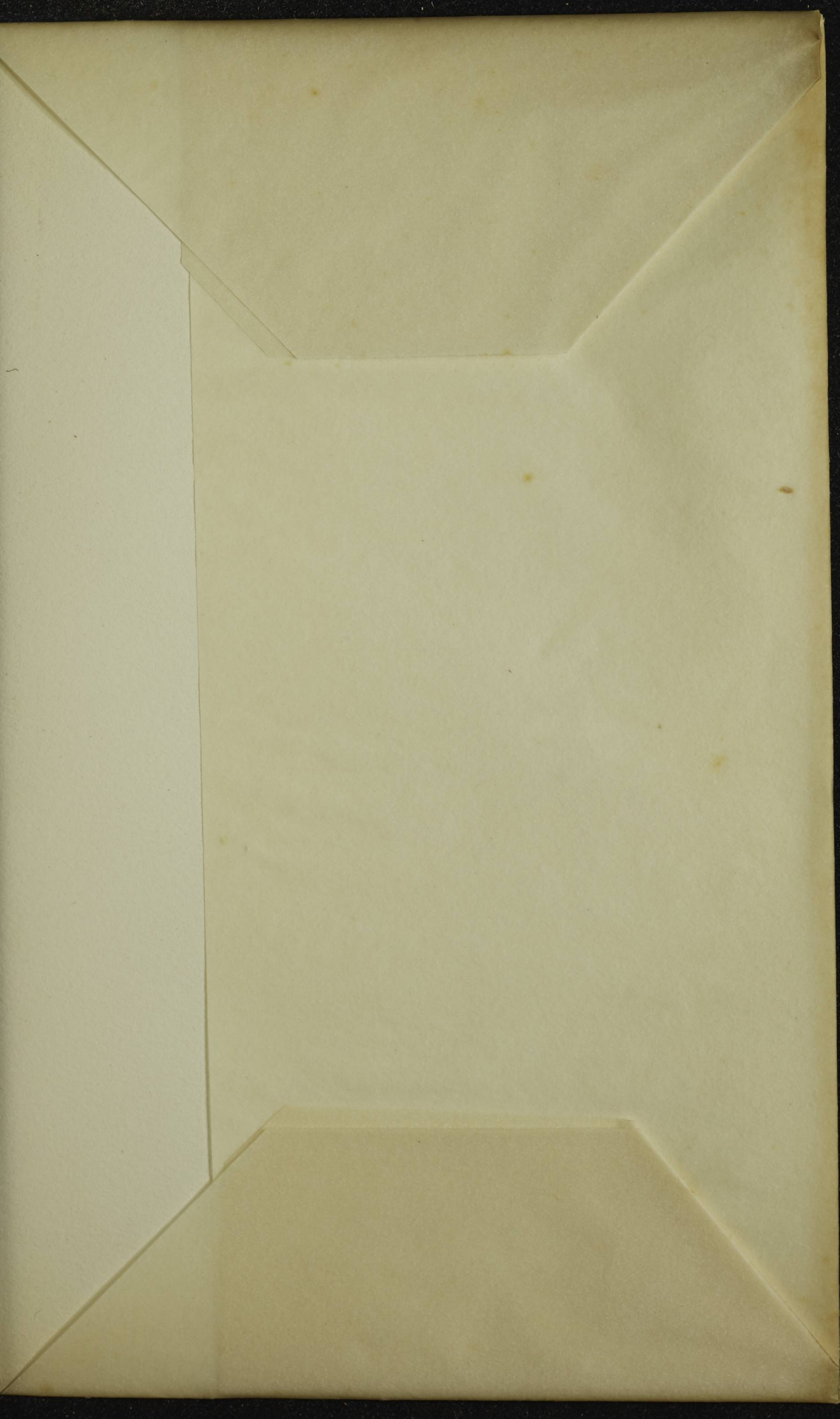


Achévé d'imprimer par  
H. VAILLANT-CARMANNE  
Imprimeur-Éditeur  
Rue St-Adalbert, 8, Liége  
le quinze février  
mil huit cent quatre-vingt-douze.











Prix : 3 francs.